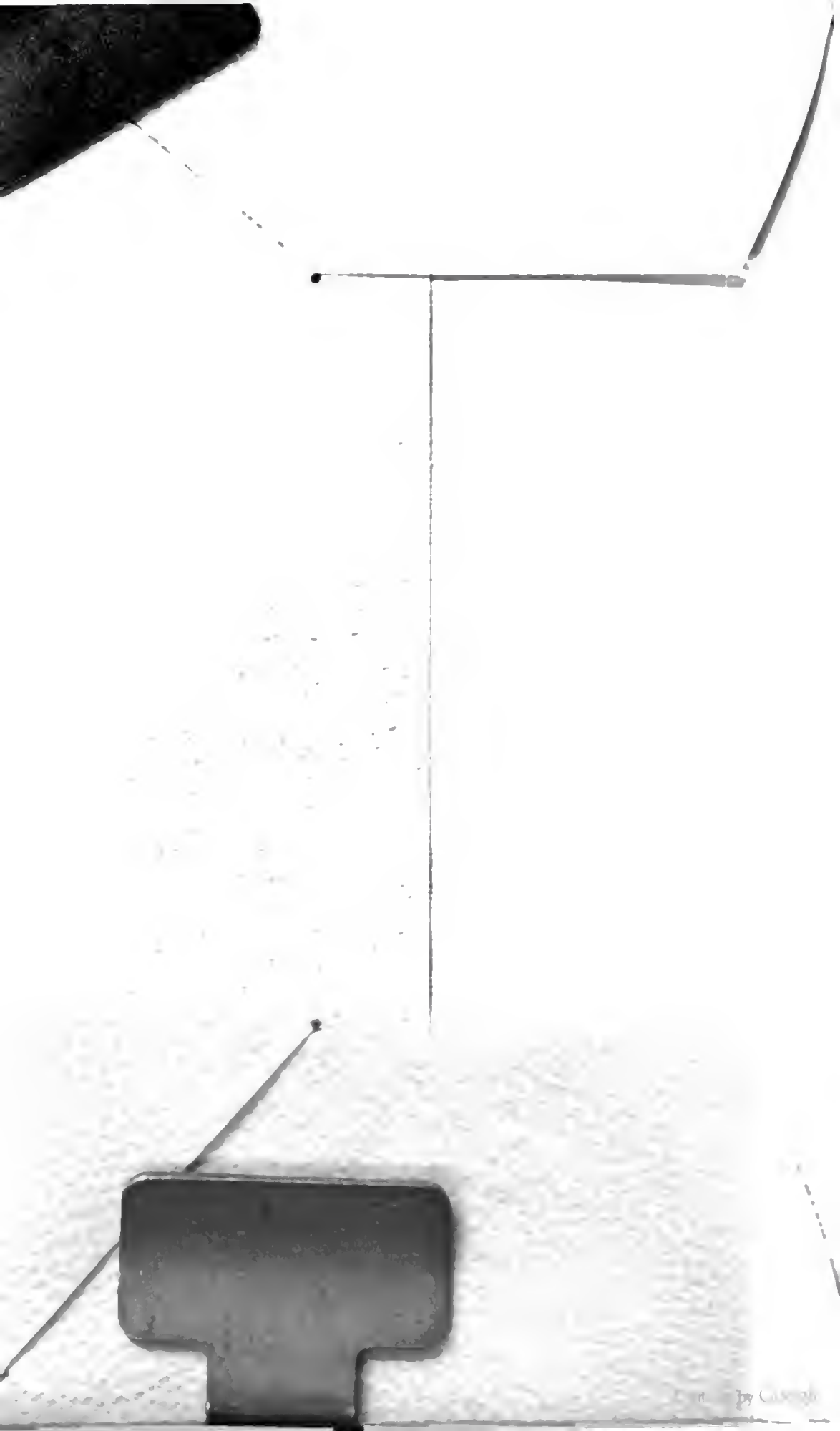
U. N. C.
LIBRARY
904
3



934
3

L'ATHÉISME DÉCOUVERT,

Par le R. Pere

HARDOUIN JESUITE,

Dans les Ecrits de tous les Peres de l'Egliſe, & des Philoſophes modernes.

1872

L'Impreſſion qui porte l'eſprit à chercher l'évidence, & qui ne la laiſſe point dans le calme juſqu'à ce qu'on le trouve dans la vérité, me preſſa, pour m'inſtruire, de ſolliciter cent & cent fois le Pere Hardouin, que je connoiſſois dès le temps que j'étois penſionnaire au College de Clermont, & dont j'avois conçû dèslors les plus hautes idées. Je n'en avois entendu parler depuis dans la Societé que comme d'un très ſaint homme, & le plus ſavant de l'Europe. Ainſi je ne doutois pas que je ne duſſe trouver chez lui, comme il me le promettoit, la vraie ſcience & la lumiere.

Tout conſpiroit à me donner ce préjugé en ſa faveur; l'attachement qu'avoient pour ſes opinions pluſieurs Jéſuites diſtingués dans la Societé pour leur eſprit & leur vertu, l'amitié, ſa grande piété, ſon aſſiduité prodigieuſe

à l'étude, ſa grande lecture & ſa vaſte érudition à laquelle je voiois que la Societé avoit rendu hommage en le préſentant au Clergé de France pour faire un nouveau recueil de tous les Conciles. Soit qu'il ne me jugeât pas encore aſſez mûr, ſoit qu'il eût ſes raiſons, il refuſoit de s'ouvrir. Ne pouvant donc rien tirer de lui, & ne me ſentant pas attaché par aucune étude qui me preſſât ou qui m'attirât, je pris le parti de donner à ma Philoſophie préciſément le temps qu'il falloit pour l'apprendre par cœur; c'eſt-à-dire, aſſez peu; car je trouvai mes anciennes idées en aſſez bon état dans ma mémoire.

Au ſurplus, je bornai mes études à celle de la langue Hebraïque & de la Grecque, ſelon le conſeil de mon ami le P. Hardouin, qui me ſoutenoit par l'eſpérance d'être introduit dans les ſecrets ſur leſquels ſa réſerve irritoit ma curioſité, & d'apprendre des choſes dont il me donnoit, par des mots échappés, les idées les plus magnifiques. J'attendois la Théologie avec l'impatience que ſon nom ſeul inſpiroit à un jeune homme à qui le goût de la piété & la curioſité donnoient pour l'étude de cette ſcience ſacrée, un empreſſement qu'il n'avoit plus pour toutes les profanes. J'en avois conçu les plus ſublimes idées. Je ne doutois pas qu'elle ne dût remplir le vuide qu'avoit laiſſé chez moi ma proviſion philoſophique.

On a quelque droit de s'imaginer, avant que d'y entrer, qu'elle va introduire dans la connoiſſance parfaite de la religion, expoſer dans un beau jour les preuves de ſes dogmes, donner l'intelligence de pluſieurs de ſes principaux my-

myſteres; en un mot, faire ſentir cet accord merveilleux que la méditation découvre entre la raiſon & la révélation: accord qui ajoûtant à l'obſcurité de la foi l'évidence de la lumiere, affermit & conſole les eſprits ſoumis, & ſoumet ſans violence les incrédules. On eſt trompé. Ces idées ſont très-mal remplies.

Je retrouvai en Théologie ce que j'avois vû en Philoſophie; un ergotiſme fade qui met en poſſeſſion de donner des mots pour des choſes, des noms d'Auteurs pour des raiſons, leurs viſions pour des articles de foi, leurs plus groſſieres erreurs pour de conſtantes véritez; une multitude d'opinions (ce qui eſt le caractére de l'erreur) ſur leſquelles on ſe bat depuis tant de ſiecles dans le barreau contentieux de l'école ſans eſperance d'y voir jamais les parties amies & les querelles pacifiées; un dédale de vaines chicanes & de fauſſes ſubtilitez inventées, ce ſemble, à deſſein d'égarer l'eſprit & d'envelopper la vérité; un amas ténébreux & confus de minuties ou de chimeres qui forment ce compoſé monſtrueux & bizarre qu'il plaît auſſi d'honorer du nom Metaphyſique, & de confondre avec le corps de la Religion.

Je ſens que je manque ici de complaiſance, pour ceux qui ont été mes Regens en Théologie. A Dieu ne plaiſe cependant que je prétende les déprimer au deſſous des autres, ni même étendre ce que je dis, generalement à tout ce qu'ils m'ont enſeigné. Mais auſſi, pour juſtifier ce que j'avance, ſans aller éplucher leurs écrits que je n'ai pas, je ne voudrois que ce qui m'eſt demeuré du dernier traitté ſur lequel je tombai, qui étoit celui des Anges, que le

(*a*) Phœnix des Théologiens de la Société, nous faiſoit grands, les uns comme de Paris à Rome, les autres comme de Paris à Vaugirard, longs & larges à proportion ; qu'il nous repréſentoit tantôt comme des plans, tantôt comme des ſolides, en cube, en pain de ſucre, en boule, en peloton après avoir paſſé à la filiere, figurant diverſement leur étenduë virtuelle, qu'il nous rarifioit quelquefois comme du lait qui ſe gonfle en boüillant, qu'il nous ramaſſoit d'autres fois comme une éponge, & qu'il faiſoit danſer ſur la pointe d'une aiguille, en nous diſant de ſang-froid & du plus parfait ſérieux avec toute la gravité Théologique, des choſes dont je défierois les plus mélancoliques de s'empêcher de rire, ſi j'avois du temps à perdre, ou ſi je ne faiſois ſcrupule d'en faire perdre à mes lecteurs en les racontant.

Au reſte, je ne dis rien ici en quoi je ne ſois l'echo du commun des Jéſuites, & ſur tout des jeunes gens, qui font tous les jours dans leurs récréations des farces entr'eux de ce qu'on leur enſeigne, pourvu que le lecteur de Théologie ou quelqu'un des diſcrets ne s'y trouve pas. Pluſieurs m'ont dit ſouvent que la Théologie, telle qu'ils l'avoient appriſe, ne laiſſoit rien dans l'eſprit qui fût d'uſage hors de deſſus les bancs ; qu'elle étoit plus capable de le remplir de confuſion que d'éclairer ; d'apprendre à douter que d'apprendre à croire ; d'embarraſſer le dogme que de le démêler & le fixer ; en un mot, d'égarer que de conduire. Mon exemple

(*a*) Le R. P. de Montmouceau Régent en Théologie au College de Louis le Grand à Paris.

ple en est une preuve. La Théologie qui ressembler à la Philosophie comme une fille à sa mere, mit le sceau dans mon esprit aux préjugez qui fraierent le chemin au P. Hardouïin pour me faire entrer dans son systéme.

Comme on me tenoit toujours dans le mystere & dans l'obscurité, j'en sortis disposé à recevoir avec un respect religieux tout ce qu'on me donnoit comme aiant quelque rapport à la foi, quelque absurde & quelque incomprehensible qu'il me parût, comme aussi à me câbrer contre tout ce qu'on me disoit qui y étoit contraire, quelque lumiere que j'y pusse appercevoir.

Comme personne ne se comparoit au P. Hardouïin pour la connoissance de l'Antiquité, & que je n'avois point l'idée d'une plus haute science que celle-là, ma curiosité tournoit tous mes empressemens vers lui. Je n'entrois jamais dans sa chambre sans être frappé de la vûë d'une trentaine de volumes de sa main, remplis de remarques sur l'Antiquité. J'avois une extréme passion de voir de quoi il étoit question, & d'être un des initiés. Je continuai donc à le presser & à le solliciter. Il donna enfin quelque chose à mon importunité, & j'arrachai de lui, à l'occasion de la question fameuse des septante semaines de Daniel, son livre de la Chronologie du vieux Testament, où cette question est traittée.

Soit que j'eusse raison, ou non, je crus que tout quadroit aussi juste dans son hypothése que dans trente trois autres qui ont été, dit-il, inventées sur cette question embarassante & litigieuse ; & elle me plut sans comparaison da-

vantage que celle qu'on nous avoit donnée dans nos Ecoles d'une maniere fort croquée. Je ſavois que le ſentiment du P. Hardoüin avoit été ſoutenu publiquement dans un Acte de Théologie par un Jeſuite des plus en reputation pour l'habileté. Le P. Hardoüin m'avoit montré outre cela pluſieurs lettres de Savans des païs étrangers, pleines de félicitations ſur ſon livre. Il m'avoit dit que ſon livre, qui avoit l'approbation de la Societé, n'avoit point été arrêté par les Superieurs, mais par le bruit qu'avoit fait M. de Meaux, quelques jours ſeulement avant qu'il fût en vente. Il avoit nombre de partiſans, & j'en ai entendu dire tous les biens du monde à un homme qui eſt une des plus belles eſperances de la Societé. Ainſi le mal que j'en entendois dire à quelques-uns ne m'empêcha pas de croire y voir de belles choſes pour la conciliation de pluſieurs endroits difficiles de l'Ecriture, entre autres par rapport aux regnes des Rois d'Iſraël & de Juda, qui ſont fort compliqués ; pour la fixation de pluſieurs époques importantes; pour la ſolution des difficultés que les Interpretes trouvent à établir la généalogie de J. C. que les Evangeliſtes prennent differemment; & ſur tout pour prouver l'autenticité & la juſteſſe de l'hiſtoire des Macabées qu'il me paroiſſoit accorder avec les médailles d'une maniere qui me faiſoit plaiſir. J'extorquai encore du P. Hardoüin pluſieurs morceaux de ſes Commentaires ſur le N. Teſtament.

Ce qui avoit le plus attiré mon attention dans ſon livre, c'eſt ce qu'il y dit d'une ſecte qui en vouloit à Dieu même, & qui établiſſoit des principes tout oppoſés à ceux de la vraie religion. Le peu

peu qu'il en dit, comme en paſſant, piquoit mon zele autant que ma curioſité, & me faiſoit ſoupirer après l'inſtruction. Comme il ne ſatisfaiſoit point aſſez à mon gré mon avidité, qui croiſſoit à meſure que je le voiois, je réſolus de faire cauſer un homme qui ſavoit quelques-unes de ſes penſées ſur l'Antiquité, pour en faire l'examen par moi même, & ſuivre la lumiere que j'eſperois rencontrer.

Je réüſſis. Le Pere N. qui n'avoit d'autre intention que de m'éloigner des penſées du P. Hardouin, qu'il anathématizoit alors, ſatisfit la mienne qui étoit de les apprendre. Il me dit donc que le P. Hardouin avoit en vue une faction cachée & ſouteraine compoſée d'Auteurs anciens & modernes, auſquels il attribuoit un ſyſteme réellement impie, & qui étoit l'athéiſme tout pur; mais qui n'avoit jamais éxiſté que dans ſa teſte, & dont il faiſoit le fondement de ſes viſions ſur la ſuppoſition des livres de S. Auguſtin & des Peres de l'Egliſe. Je lui demandai en quoi conſiſtoit cet athéiſme dont il me parloit. Il me répondit qu'il conſiſtoit en ce que les Auteurs à qui le P. Hardouin en vouloit, n'admettoient point d'autre Dieu que la verité, & il faiſoit ce raiſonnement. La verité univerſelle qui contient les veritez particulieres, les veritez des nombres, les veritez géometriques, les veritez morales, les veritez metaphyſiques, les veritez phyſiques, eſt incréée éternelle, immuable, infinie: or tout ce qui eſt infini, immuable, incréé, éternel, eſt Dieu. Donc Dieu eſt la verité univerſelle, & il n'y a point d'autre Dieu que la verité. Il me gliſſa dans la ſuite de la converſation que les ouvrages

des anciens, où le P. Hardouin trouvoit le poiſon le plus groſſier & le moins préparé, étoient ceux de S. Jean de Damas, & le ſecond livre du libre arbitre de S. Auguſtin. Au premier moment, j'allai lire le dernier dans la bibliotheque. J'y trouvai d'une maniere fort étendue le raiſonnement ſur la verité, que S. Auguſtin me parut diviniſer fort clairement.

Il m'étoit impoſſible alors, & il l'eſt tout à fait à un Peripateticien de concevoir le ſentiment de S. Auguſtin & de ceux qui donnent après lui de la réalité aux idées qui ſont préſentes à notre eſprit lorſqu'il apperçoit les veritez éternelles, ou les rapports immuables qui ſont entre elles, ſur ce principe ſi ſimple: que le néant ne peut être apperçu, & n'a aucunes propriétés, comme nos idées en ont. Ainſi la verité & toutes les idées abſtraites généralement, comme celle de l'ordre &c, paſſoient alors chez moi pour un pur néant, ou pour quelques-uns de ces êtres *mitoiens* entre le rien & quelque choſe, que l'Ecole appelle des *êtres de raiſon*: ces êtres ſi renommés qu'elle ne veut pas qu'on diſtingue de notre eſprit dont ils ont la forme, où ils ont une exiſtence métaphyſique, comme elle parle, & qu'il anéantit comme il lui plaît; ſi bien que dans la ſuite quand je voiois S. Auguſtin ſe demander à lui-même, comme il fait ſouvent: *Numquid nihil eſt veritas?* je répondois intérieurement dans mes enthouſiaſmes péripatéticiens qui enflammoient mon zele contre des ouvrages que je lui croiois ſuppoſés avec le P. Hardouin: Oui, malheureux, oui Athée, la verité n'eſt rien, c'eſt l'ouvrage de l'eſprit, la for-

forme de l'entendement, c'eſt un être abſtrait & métaphyſique, un être de raiſon, en un mot ce n'eſt rien. Je ne pouvois juger que conformément aux principes confus qu'on m'avoit mis de jeuneſſe dans l'eſprit. Ainſi je ne pus prendre des penſées bien favorables pour l'Auteur du livre du libre arbitre, quel qu'il fût. Je penſois que ſi le principe étoit mauvais, comme mon homme me l'avoit avoué, & comme il me paroiſſoit conformément aux idées qu'on m'avoit données de jeuneſſe dans la Société, il étoit mauvais & condamnable par tout, & que nul préjugé ne pouvoit mettre à couvert ni privilegier un livre où il étoit manifeſtement établi. Je commençai à croire que le P. Hardoüin pourroit bien n'être pas auſſi viſionnaire qu'on me l'avoit fait, qu'il n'étoit pas dit qu'on penſât toujours mal pour penſer autrement que le commun ſur les faits, & hors des matieres de la foi; en tout cas, que la grande étude du P. Hardouin, ſon érudition, ſa vertu, ſa réputation, & ce qui étoit une raiſon perſonnelle pour moi, l'amitié, lui méritoient de n'être point condamné ſans être entendu ſur ſes ſentimens, auxquels je venois d'entrevoir quelque choſe qui me paroiſſoit favorable; que cependant il étoit bon auſſi d'être ſur la précaution, afin de n'avancer qu'autant que je verrois de la lumiere & de la ſureté.

Le P. Hardouin entra juſtement dans la bibliotheque dont il avoit le ſoin, pendant que je roulois ces penſées; & comme il me trouva ſur S. Auguſtin, il me demanda à quoi je m'amuſois de lire ce que je n'entendois point. Je lui racontai tout le fait. Je lui parlai enfin du

raiſonnement qu'il prétendoit voir dans le livre du libre-arbitre, en ajoutant qu'il falloit ſe mettre un bandeau devant les yeux pour ne l'y pas voir. Je lui fit l'analyſe du livre & du raiſonnement d'une maniere qui lui plut, & lui fis rompre la réſolution qu'il avoit priſe de ne point s'expliquer ſi tôt.

Il eſt néceſſaire de dire pour lui comme pour moi, que ce n'eſt point par folie, ni faute de reſpect pour la religion, mais que c'eſt au contraire en étendant aux idées de la Philoſophie & de la Theologie commune le reſpect qu'il a pour elle, & en raiſonnant conſéquemment, qu'il a donné dans un ſyſteme auſſi étrange & qui a ſi fort ſcandalizé, même l'Egliſe Proteſtante. Il en reviendra une utilité conſiderable au public. Les écarts inimaginables d'un homme qui conſtamment a beaucoup d'eſprit, qui eſt le Jeſuite le plus laborieux & le plus appliqué qui ait jamais été, qu'on connoît pour homme très-rempli de probité, de bon cœur, & de religion, & qu'on peut appeller un grand homme en bien des ſens; ſes écarts, dis-je, feront comprendre ce qu'on ne comprend peut-être pas aſſez; je veux dire, les conſéquences des préjugés qu'on prend dans une mauvaiſe Philoſophie, & dans une Theologie qui en ſuppoſe les principes. Le galimathias fait donner dans le galimathias, l'erreur conduit à l'erreur; cela arrive d'autant plus qu'on raiſonne plus juſte & qu'on avance davantage. Quand on s'en fie aux préjugez communs, que peut-on faire ſans s'égarer? Quand on marche dans les tenebres, quand on s'eſt accoutumé de jeuneſſe à bannir l'evidence de ſes

idée

idées, on ne ſait plus où on va, & on ne peut aller qu'au précipice. Le P. H. s'étendit pendant pluſieurs heures que nous fûmes enſemble ſur l'état déplorable où la religion étoit réduite, par l'impiété artificieuſe de la plûpart des Auteurs anciens & modernes, qui s'accordoient à n'admettre point d'autre Dieu que la verité, la raiſon, le bon ſens, la lumiere naturelle; & de ce principe qu'il appelloit *payen & athée*, tirant des conſéquences toutes funeſtes à la foi, il me parla à peu près en ces termes.

„ Mon cher Enfant, l'abomination de la déſolation eſt dans le lieu ſaint, me dit-il, en „ levant les yeux au ciel d'un air plein de zele „ & d'enthouſiaſme Je l'ai vûë, le Seigneur „ Dieu m'a ouvert les yeux pour la voir. Il „ pouvoit les ouvrir à cinquante mille autres „ comme à moi. Je puis vous dire que je „ mourrois pour ce que je ſais, comme pour „ ce que je croi: car il s'agit des intérêts du „ Très haut & de ſa ſainte Religion, qui, s'il „ n'y met la main, eſt à la veille de périr dans „ le monde. Il me donne du zele pour exterminer les ennemis de ſon nom & de la foi. „ J'en ai, malgré les tenebres dont je la voi environnée. J'en loue Dieu. La grande etude eſt un grand écueil, & la tentation de „ voir clair & d'ouvrir les yeux n'eſt pas petite. Je benis Dieu de m'en avoir delivré. „ Felicitez vous d'être d'une Compagnie où „ on vous a appris de bonne heure à ſoûmettre votre eſprit; & qui eſt (je ſais ce que je „ vous dis) la plus ſaine portion de l'Égliſe „ pour la doctrine. Les Benedictins ſe per-

„ dent; l'Oratoire eſt gangrené. C'eſt le plus
„ grand bonheur du monde, que le Clergé &
„ la plûpart des Corps, la Compagnie, com-
„ me les autres, étudient peu. Peut-être,
„ s'ils étudioient davantage, ſe laiſſeroient-ils
„ dépoſſeder comme les autres des idées qu'on
„ leur a appriſes de jeuneſſe, & de la Tradi-
„ tion qui ſe conſerve dans l'ignorance. Be-
„ niſſez Dieu de vous avoir donné de la reli-
„ gion, car il n'y en a guere au monde. Mon
„ étude m'a appris que tout ce qu'il y avoit de
„ grands génies dans l'Antiquité, & preſque
„ tous les Auteurs qui écrivent, hors chez
„ nous, ſur tout les nouveaux Philoſophes,
„ n'en ont point, parce qu'ils ont voulu voir
„ clair & creuſer dans les tenebres. Ce n'eſt
„ pas qu'ils nient ouvertement tous ces dog-
„ mes. Il y auroit les plus grands risques à
„ courrir, & les plus mauvais ſuccès à crain-
„ dre & ils entendent bien mieux leurs inté-
„ rêts. Mais ils attachent aux mêmes termes,
„ dont les Catholiques, qui ſont leurs dupes,
„ ſe ſervent pour l'exprimer, des idées clai-
„ res, comme ils les appellent, c'eſt-à dire,
„ impies & toutes differentes. Je vous deve-
„ lopperai avec le temps la longue ſuite de bien
„ des myſteres d'iniquité, dont je regarde le
„ tiſſu laborieux comme le plus grand effort
„ de l'Enfer déchaîné. Voilà de quoi vous
„ étonner: mais j'ai de quoi vous convaincre.
„ Preſentement, contentez vous de ſentir le
„ principe qui eſt la clef de tout. Vous m'a-
„ vez paru très-capable d'y entrer, de la ma-
„ niere que vous m'avez fait l'analyſe du livre
„ du libre-arbitre de S. Auguſtin. Les con-

ſéquen-

„ ſequences ne vous coûteront rien enſuite ;
„ & je vous promets l'evidence la plus claire
„ ſur leur enchaînement. Voici donc le grand
„ principe, il eſt clair, écoutez le.

„ C'eſt n'admettre point un vrai Dieu, &,
„ quoiqu'on ſe ſerve du mot, en détruire l'i-
„ dée, que d'entendre ſous ce terme la verité
„ univerſelle qui comprend les veritez parti-
„ culieres de mathematique &c. de même que
„ l'univerſel contient les particuliers (vous
„ m'entendez), parce que les veritez ſont des
„ idées abſtraites & metaphyſiques qui, com-
„ me vous ſavez, n'ont rien de réel, qui n'exiſ-
„ tent point phyſiquement, qui n'ont qu'une
„ éxiſtence purement métaphyſique dans l'e-
„ ſprit, qui ſont ſon ouvrage & n'en ſont
„ point diſtinguées, & ne ſont, pour parler
„ le langage de l'Ecole, que des êtres de rai-
„ ſon, des concepts formels ou la forme de
„ l'entendement, c'eſt-à-dire la même choſe
„ en pluſieurs façons. Tout cela n'eſt point
„ nouveau pour vous ; & je croi que ce
„ Dieu en l'air, je veux dire, la verité,
„ dans l'idée duquel vous ne trouvez pas
„ celle qu'on vous a donnée de jeuneſſe,
„ n'eſt point votre Dieu, comme il n'eſt
„ point du tout le mien abſolument. Sui-
„ vez moi dans l'application que je vais fai-
„ re de ce principe, il va vous mener
„ loin.

„ Or S. Auguſtin & les Peres de l'Egliſe
„ prétendus, & la plûpart des modernes, en-
„ tre autres les nouveaux Philoſophes, n'ad-
„ mettent point d'autre Dieu que ce Dieu
„ chimérique, que ceux-ci appellent l'ordre

„ immuable, la raiſon univerſelle des eſprits, „ parce que cette verité abſtraite leur eſt pre- „ ſente. Ils voient en elle-même comme ils „ doivent agir & juger, & de ce principe a- „ bominable ils tirent une file de conſe- „ quences qui forment un ſyſteme ſcélérat, „ & qui s'écarte des idées communes en tous „ ſes points.

„ Cette mineure, comme vous voiez, „ eſt de longue diſcuſſion, & eſt l'étude de „ toute la vie : la lecture vous en convaincra; „ vous pouvez par proviſion m'en croire. Il „ ne faut que de l'etude & de la bonne foi „ pour convenir du fait. Vous avez entrevû „ quelque choſe dans le livre du libre-arbitre; „ attendez vous à voir les mêmes principes „ dans tous les ouvrages de l'Antiquité; „ vous en avez aſſez vû pour la remuer toute „ entiére, & pour culbuter tous les Peres pré- „ tendus, comme les cartes avec leſquelles les „ enfans badinent. Voici comment, ſuivez „ moi.

„ Un livre où l'athéïſme eſt établi, & où „ l'idée du vrai Dieu eſt anéantie, n'eſt point „ un livre fait par un Saint que l'Egliſe a cano- „ nizé: il ſeroit impie de le penſer. Or l'a- „ théïſme eſt établi, & l'idée du vrai Dieu eſt „ anéantie dans le livre du libre-arbitre. Donc „ &c.

„ Voilà déjà le livre du libre-arbitre à bas. „ Mais les mêmes raiſons qui le font tomber „ font en même temps tomber tous les autres, „ puiſqu'il eſt cité & enclavé par tout, & „ qu'outre cela les mêmes principes regnent „ dans les autres. Donc tous les ouvrages que

„ nous

„ nous avons ſous le nom de S. Auguſtin lui „ ſont ſuppoſés, auſſi bien que celui du libre- „ arbitre. Si cela eſt, jugez de ce que doi- „ vent devenir ceux de ſon diſciple S. Proſper, „ & enſuite du diſciple de ſon diſciple S. Ful- „ gence: & jugez comme tout le chapelet de „ l'Antiquité doit défiler.

" J'ai mes conjectures ſur le temps de la „ ſuppoſition, & mes preuves pour la ren- „ dre plauſible ; & les choſes commencent, „ Dieu merci, aſſez bien à s'arranger, mais „ c'eſt l'acceſſoire : & à quoi il faut s'atta- „ cher, c'eſt de découvrir l'oppoſition des „ principes qui eſt parfaite ſur les autres points, „ comme vous voiez qu'elle l'eſt ſur l'idée „ de Dieu.

„ Vous voiez préſentement le nœud de „ tout le ſyſtéme qui eſt un énigme pour tou- „ te l'Europe, que perſonne n'a encore devi- „ né. J'en ai cependant dit aſſez dans mes „ livres dans leſquels il n'y a pas un mot qui „ n'aille au même but, quoique les bons Pe- „ res qui n'y entendent pas fineſſe, les aient „ laiſſé paſſer. Les uns croient que j'avance „ ſans être en état de prouver, & me regar- „ dent comme un homme à qui le ſens eſt „ renverſé. Les autres s'imaginent que je com- „ mence par dégrader Virgile, Ciceron, Ho- „ race, & les Auteurs profanes, & que je ne „ dégrade les Auteurs eccléſiaſtiques qu'en „ conſequence, quoi que ce ſoit le contraire. „ D'autres croient que je me fonde ſur les mé- „ dailles, dont je ne me ſers que comme de „ preuves *à poſteriori*, pour appuier un ſyſté- „ me qui eſt démontré indépendamment, „ comme vous avez vû, & qui porte tout en-

„ tier

„ tier ſur le dogme. Tous me regardent comme un homme d'une autre eſpece que les „ autres, & qui penſe toujours au rebours. Le „ vrai cependant, c'eſt que je ne m'écarte des „ idées communes ſur les faits, que parce que „ j'y adhére fortement ſur la maniere dont il „ faut entendre le dogme & ſur tout ce qui „ peut le favoriſer. Fuiez moi, je vous le „ pardonne, quand vous me verrez l'entamer. „ Un Ange du ciel vînt-il vous annoncer le „ contraire, il faut y demeurer invinciblement „ attaché, quelque obſcurité & quelque in- „ compréhenſibilité qui s'y trouve. Où je l'ai „ étudié, c'eſt dans la Tradition commune, „ c'eſt où il faut le chercher pour le trouver „ dans ſa pureté. C'eſt elle qui m'a fait naî- „ tre la défiance de tous les anciens livres, où „ je n'en voi aucun veſtige. Elle ſe conſer- „ ve cependant malgré les efforts de tant de „ grands eſprits, qui, avec toutes leurs ſpé- „ cieuſes raiſons, n'ont pû encore venir à „ bout de nous en faire demordre.

„ Nos Savans qui ſavent diſcourir & faire „ des Journaux, & qui du reſte ne ſavent rien, „ quoiqu'ils parlent de tout, en conſervent le „ dépôt: mais ils s'y prennent mal pour le dé- „ fendre. Nos Scholaſtiques ſur tout, ce ſont „ de vrais barboüilleurs, ſans parler de ceux „ qui ſont ſi occupés à s'eſcrimer entr'eux, & „ à moiſſonner dans leurs Ecoles des lauriers „ domeſtiques; ſans parler auſſi de ceux qui „ font encore pis, & qui ſavent aſſez peu „ leur religion pour admirer les nouveaux Phi- „ loſophes. J'entends dire que leur nombre „ croît tous les jours, & je voi même bien

„ de

„ de pauvres enfans qui ont de l'eſprit, ſe laiſ-
„ ſer ſéduire; je les plains. Car je vous dirai
„ en paſſant que cette nouvelle Philoſophie eſt
„ la perte de notre religion, à laquelle je croi
„ la vieille ſi enchaînée, que je ne doute nulle-
„ ment que Dieu même n'en ſoit l'Auteur,
„ & qu'elle ne nous ſoit venuë par Tradition
„ depuis Adam. Ceux même parmi les Scholaſ-
„ tiques qui ſentent l'oppoſition des principes
„ des Philoſophes récens avec les leurs, n'é-
„ tendent pas aſſez cette oppoſition, puiſqu'ils
„ ne l'étendent que ſur l'idée de Dieu. Ils les
„ attaquent par la queue, au lieu de les atta-
„ quer par la tête, c'eſt-à-dire qu'ils les atta-
„ quent ſur quelques points particuliers ſeule-
„ ment ſans aller au principe, & ſans ſuivre
„ tout l'enchaînement de cette oppoſition;
„ mais à quoi préciſément ils ne prennent pas
„ garde, c'eſt la reſſemblance des idées des au-
„ tres, & de celles des modernes, entr'autres ſur
„ la nature de Dieu. Nos Scholaſtiques croient
„ faire des merveilles en tâchant de mettre les
„ anciens de leur côté, & en les pliant à leur
„ ſens par les contorſions les plus forcées: les
„ nouveaux Philoſophes qui ont des yeux ne
„ ſe laiſſent pas ébloüir de la pouſſiere de leurs
„ frivoles diſtinctions, & ne leur prouvent au-
„ tre choſe ſinon qu'ils ſont des ignorans qui
„ ne liſent point les Peres, & qu'ils n'ont leurs
„ ouvrages devant les yeux qu'autant de temps
„ qu'il faut pour imaginer de faux fuians;
„ qu'ils ſe ſuivent les uns les autres en mar-
„ chant ſur les mêmes traces comme des
„ moutons, & comme de vrais animaux de
„ compagnie, ſe trouvant toujours forts dans

„ la

„ la troupe. Cependant les nouveaux Philo-
„ ſophes triomphent, & ne ſe convertiſſent
„ pas. Pour ſe parer des coups de leurs ad-
„ verſaires ils ſe couvrent du reſpect qu'ils
„ trouvent dans leurs eſprits pour les ouvrages
„ des anciens qui les autoriſent, & jettent les
„ Scholaſtiques dans de grands embarras. S.
„ Auguſtin ſur tout leur en donne une ample
„ matiere, & ce n'eſt pas ſans fondement. Il
„ ne l'entend point du tout comme eux; c'eſt
„ donner la ſcene au monde ſavant que de
„ le prétendre. Ce qui eſt d'heureux du moins,
„ c'eſt que la verité de la Tradition demeure
„ toujours ſaine & ſauve. Pour moi je coupe
„ le nœud qu'ils ne peuvent delier. J'accor-
„ de aux nouveaux Philoſophes qu'ils ont rai-
„ ſon de mettre l'Antiquité de leur côté, prin-
„ cipalement ſur l'idée de Dieu. On ne leur
„ prouvera jamais tolérablement le contraire;
„ mais je renverſe leur rempart en renverſant
„ l'Antiquité, & je les envelope ſous ſes
„ ruines.

„ Vous voilà, Mon cher enfant, auſſi ſa-
„ vant que moi. Car tout ce que je ſais ſe dé-
„ duit de ces principes generaux, comme des
„ conſéquences très ſimples & très naturelles.
„ Je vous fais part d'une découverte qui eſt le
„ fruit de plus de quinze années de travail. Je
„ compte perdus tous les pas que j'ai faits, &
„ que tous les autres font, hors de cette rou-
„ te où il faut que viennent tôt ou tard ceux
„ qui crient contre moi, s'ils raiſonnent
„ conſéquemment. Ils ne devroient pas me
„ ſavoir mauvais gré de heurter les préjugés
„ ſur des faits, puiſque je n'y touche qu'au-

„ tant

„ tant que j'y ſuis obligé, pour faire ſubſiſter
„ leurs opinions & la foi commune pour la-
„ quelle un zele commun m'anime. Il faut
„ avoüer que j'ai bien tâtonné avant que d'en
„ venir là. Voici par quels progrès j'y ſuis ar-
„ rivé. J'entrai dans l'étude après ma Théo-
„ logie ſans guide, & ſans trop ſavoir où aller,
„ & n'aïant en vuë que de battre à l'ordinaire
„ le païs d'Antiquité, je m'embarquai d'abord
„ dans la lecture du fameux S. Auguſtin, pre-
„ venu comme les autres du reſpect que ce
„ grand nom & l'opinion commune concilient
„ aux ouvrages qui le portent, & confirmé
„ dans ce reſpect par quantité d'endroits où le
„ fripon qui en eſt l'Auteur, fait en excellent
„ Comédien, le Tartuſe & le Dévot, en
„ invoquant ſa verité. Je baiſois de reſpect
„ ſes ouvrages dans les commencemens. Ce-
„ pendant je ne ſuivois pas la prémiere fois que
„ je les eu parcourus, le fil de ſes principes.
„ J'y ſentois, ſeulement d'une maniere enco-
„ re confuſe, leur oppoſition avec les princi-
„ pes communs & catholiques. J'examinai de
„ plus près, mes défiances augmenterent, &
„ voiant entr'autres choſes qu'il ne parloit pas
„ comme il faut ſur la grace, & qu'il n'en ad-
„ mettoit point de ſurnaturelle *in entitate*, je
„ le crus quelque temps Pelagien, ou Demi-
„ pelagien. C'étoit une erreur groſſiere qui
„ ſe détruiſit bientôt. Il n'y gagna rien com-
„ me vous voiez. On ne rencontre pas du
„ premier coup, mais à force de lire & de n'y
„ pas trouver ce qu'on m'avoit appris de jeu-
„ neſſe, j'augurai mal de plus en plus de l'Au-
„ teur. Enfin après bien des tours & des re-

„ tours,

„ tours, j'allai jusqu'à la tête de l'hydre. Je „ suivis encore de plus près l'opposition. A „ mesure que je lisois, elle me paroissoit dans „ un plus grand jour. Enfin elle me fit pro- „ noncer sur le faux S. Augustin. Celui-là qui „ est le maître de tous les autres, étant tombé, „ tous les Peres & tous les Conciles tombe- „ rent tout seuls.

„ A dire le vrai, j'ai commencé par où il „ faut finir; car je ne me suis avisé que depuis „ trois ou quatre ans de lire les Mallebranches, „ les Lamis, tant le Benedictin que l'Orato- „ rien, les Thomassins & mille autres: & il „ y avoit longtemps que j'avois mes idées fixes „ sur l'Antiquité. J'ai été surpris que ces nou- „ veaux fripons n'étoient que les échos des an- „ ciens, & qu'ils avoient parfaitement les mê- „ mes idées, avec cette difference que les mo- „ dernes ont bien accommodé le système, & „ sont bien plus clairs & plus dévelopés que „ les autres, en sorte que l'opposition des prin- „ cipes, qui viennent cependant au même „ chez les uns & chez les autres, est bien plus „ distincte & plus sensible chez les prémiers. „ C'est pourquoi il faut commencer par les „ Philosophes modernes. Je m'en vais vous en „ donner un par lequel je fais commencer or- „ dinairement. Il a pour titre *Philosophia Chri- „ stiana*, que l'Auteur, qui est le P. André „ Martin, homme celebre dans l'Oratoire, a „ donné sous le nom d'Ambrosius Victor. „ Il l'ouvrit, & me lut la Table des Chapi- „ tres, que voici:

I. *Christum non tantùm ad credendum nos hortatum esse, verùm etiam ad id quod crederemus intelligendum.* II. *Ve-*

II. *Veritatem quam immediatè conspicimus, cùm regulas æternæ veritatis intuemur, esse increatam, incommutabilem, æternam, infinitam, animâ nostrâ perfectiorem &c. Ex his efficitur Deum esse, ipsumque à veritate non distingui.*

Le P. Hardouin m'avoit arrêté après le premier article, pour me faire remarquer le grand principe des fripons, qui est de passer de la foi à l'intelligence, & de chercher dans les idées claires de la raison sur les points que la foi commande, de l'évidence & de la lumiere. „ Au „ lieu que nous, qui ne sommes pas de si beaux „ esprits, disoit-il, nous nous contentons de „ croire sans voir goute. Pour moi du moins „ je ne voi rien, & la foi du charbonnier est „ la mienne, comme elle doit être celle de „ tout fidéle. Passer de la foi à l'intelligence, „ c'est la grande maxime du faux S. Augustin „ & de son écho Mallebranche : mais ce ne „ sera jamais la mienne. Je n'ai jamais été éle- „ vé à cela, Dieu merci, & je regarde ceux „ qui la suivent, comme des gens d'une autre „ religion que la mienne; je suis desormais trop „ vieux pour en changer.

A la fin de cette lecture, il me demanda avec complaisance si ce livre ne contenoit pas les mêmes raisonnemens sur la nature & l'idée de Dieu, que j'avois vus dans le livre du libre-arbitre, & qu'il m'avoit lui même répétés? Je n'eus pas beaucoup de peine à en convenir.

Il me harangua encore longtemps pour me faire sentir l'opposition de la doctrine des fripons & des Catholiques. Il me dit entre autres choses que les fripons n'admettoient qu'une grace naturelle, qui est, comme il parle, la lumiere de leur

verité, de leur raiſon univerſelle qui éclaire toutes les intelligences. „ Vous voiez bien que rien n'eſt „ plus naturel que la lumiere de la raiſon, me di- „ ſoit-il, & la grace n'eſt rien de fort myſterieux, „ ſi c'eſt là elle. Oh! j'entens cela, & pour le „ coup je paſſerois de la foi à l'intelligence. Mais „ plutôt perir que de vouloir de l'intelligence; je „ n'en ai point, j'en fais gloire, & j'avouë que „ les tenebres de la foi ſont auſſi épaiſſes pour moi „ que pour le charbonnier. Je ne pretends pas ê- „ tre le premier à vous en donner, de l'intelli- „ gence; mais ſeulement une idée diſtincte de nos „ ſacrés dogmes, auxquels il faut inviolablement „ vous attacher, & vous faire connoître les livres „ où ils ne ſont pas. Vous ſavez ce qu'on vous a „ enſeigné dans l'Ecole ſur la grace. Tous les „ Theologiens diſent que c'eſt une qualité infu- „ ſe dans l'ame qui eſt ſurnaturelle *in entitate*, „ & un accident abſolu, qui en eſt tout diſtinct, „ que Dieu crée dans l'eſprit, & qui ne peut exi- „ ſter hors de l'eſprit; qui pourroit même, ſe- „ lon quelques Théologiens, être dans un même „ eſprit avec le peché mortel, à ne conſiderer que „ ſa nature & ſon entité. Voilà ce qu'on n'entend „ point, & ce qui eſt incompréhenſible: mais „ voilà ce que je croi en captivant mon entende- „ ment ſous le joug de la foi.

„ A nous autres qui croions par la foi un vrai „ Dieu, rien ne doit plus coûter. Ce premier „ myſtere qui n'eſt pas petit en lui même, une „ fois admis, la raiſon ne doit plus ſouffrir de „ violence ſur tous les autres, ce me ſemble. Pour „ moi je n'ai pas plus de peine à croire un million „ de choſes que je n'entens pas, qu'une ſeule choſe „ ſur laquelle je n'ai point de lumiere. Ainſi la na- „ ture de la grace ſantifiante ne m'arrête pas. Pour „ les fripons ils n'en ont pas d'idée claire. C'en eſt „ aſſez pour eux, afin de la rejetter, & de tourner „ comme ils font ce ſacré dogme en ridicule. Ils

„ ne

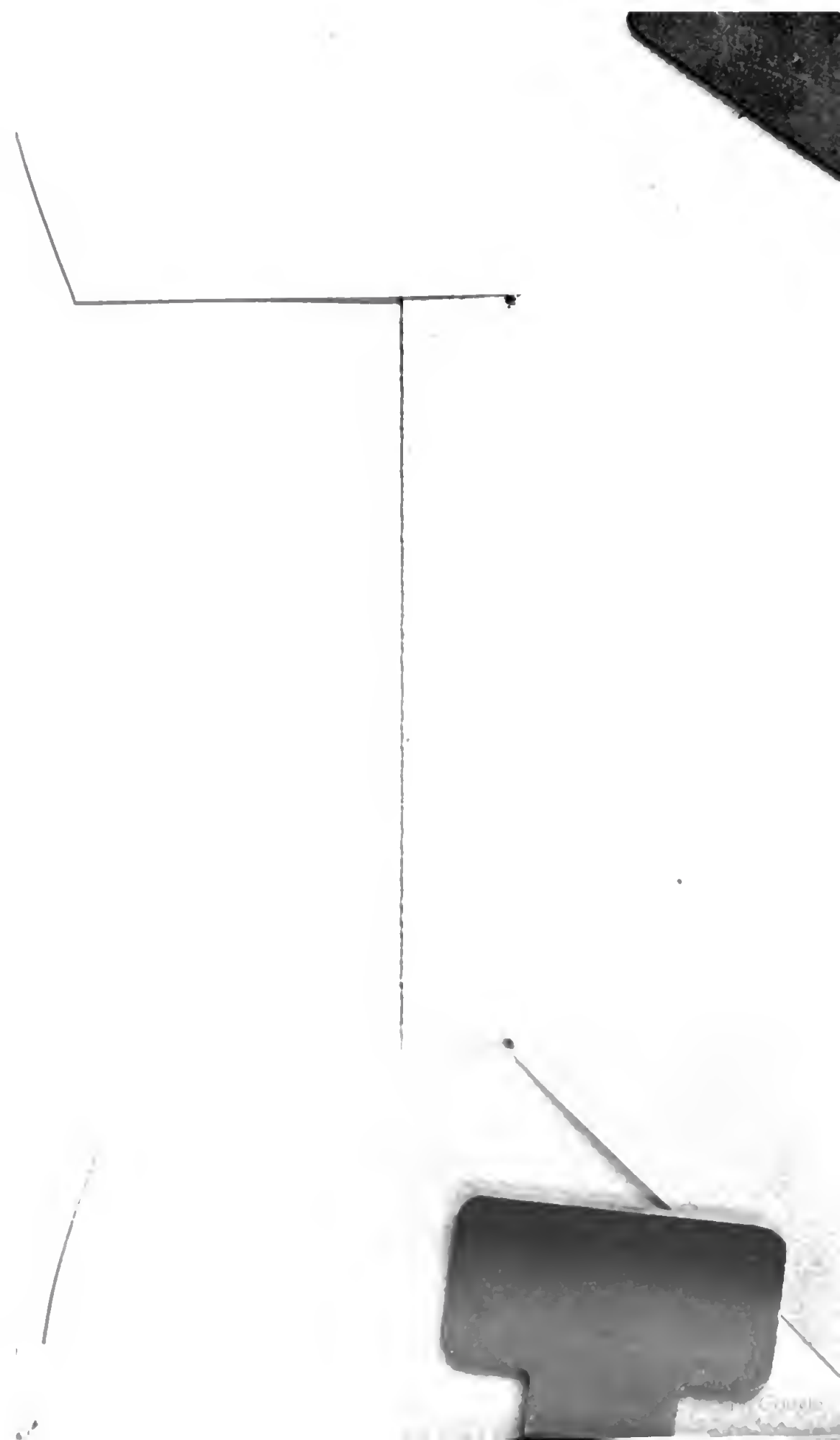
„ ne ſauroient ſouffrir toutes les qualitez infuſes,
„ ni toutes les habitudes ſurnaturelles *in entitate*,
„ que Dieu crée, pour les faire tomber enſuite par
„ infuſion dans l'ame, parce qu'ils ne ſavent pas ce
„ que c'eſt. Je ne le ſais pas non plus ; ſi je le ſa-
„ vois, je n'aurois plus de foi ſur ce myſtere. La
„ vraie raiſon pour laquelle ils s'écartent de nous,
„ c'eſt qu'ils ne ſauroient admettre de création
„ proprement dite. La vérité, le τὸ ὄν, c'eſt ce,
„ le τὸ εἶναι, le bien être de toutes choſes, l'ê-
„ tre univerſel, (tous ces termes nous doivent pré-
„ ſenter l'idée du genre ſupréme de l'arbre de Por-
„ phyre) ne peut pas créer comme nous l'entendons.
„ On peut dire que tout ce qui eſt, eſt par l'être
„ formellement: mais la verité comme l'être ab-
„ ſtrait, n'eſt qu'une idée creuſe, n'eſt rien. Ce Dieu
„ plaiſant ne peut avoir fait le monde efficacement.

Le P. H. m'entaſſa bien des choſes de même goût:
„ Les fripons, me dit-il, ne tiennent point une autre
„ vie après celle-ci, à proprement parler. Car ils en
„ font conſiſter le bonheur à contempler la verité &
„ l'ordre immuable, & dans une eſpéce de quiétude
„ ou de ſommeil. On ne ſait ce qu'on voit, ou plutôt
„ on ne voit rien. *Il faut admettre avec les Théolo-*
„ *giens catholiques la lumiere de gloire*, qui eſt un
„ accident abſolu, qui éleve la puiſſance de l'ame
„ (ſoit que ce ſoit par une élévation intrinſeque,
„ ſoit que ce ſoit par une elévation extrinſeque,
„ car c'eſt ſur quoi l'Ecole eſt partagée, & ſur quoi
„ il eſt permis de diſputer) en concourant avec
„ elle pour produire l'acte vital de la viſion intuitive.

Je quittai le P. H. avec bien des remercimens, & je m'en allai auſſi joieux que ſi j'euſſe trouvé la pierre philoſophale, devorer le livre du P. Martin. Je trouvai que ce n'étoit d'un bout à l'autre qu'un tiſſu de paſſages de S. Auguſtin. Il eſt vrai que l'énormité des conſéquences portoit un ravage effraiant & total de l'Antiquité: & tant de jugemens étranges ſur les plus illuſtres modernes devoient d'au-

d'autant plus me faire douter des principes, qu'elles en paroissoient suivre plus naturellement. Pour tous les Philosophes modernes, je les sacrifiois sans peine aussi bien que sans contradiction de la part de la Société. C'étoit me conformer aux préjugez que j'y avois sucés dès l'enfance, que d'ajoûter le grief de l'Athéisme à celui de l'héresie qu'elle voit chez eux à chaque mot, quoiqu'elle ne l'ait point encore bien fait voir au public. Le sacrifice des Peres de l'Eglise & des Conciles me coûtoit davantage, quoique le P. Hardouin ne manquât pas d'approbateurs sur cet article. Mais j'avois bien des raisons de négliger ceux qui ne l'approuvoient pas, parce qu'aucun ne m'attaquoit jamais par les principes, qui étoient entiérement les leurs. Tous me prenoient par les conséquences, sur lesquelles je les voiois les uns m'applaudir, les autres varier, d'autres se récrier sans prouver. Ainsi je revenois victorieux de ces éclairciſſemens pour mon malheur, puisque l'avantage ne servoit qu'à faire triompher un jeune homme qui précipite par tant d'endroits ne trouvoit de l'autre, personne qui prît le tour qu'il falloit pour le ramener.

Le 10. Janvier 1725.

FIN.

99 95300 46